

ARTX. E.I./S.E.V.



Salla

Agiri Zk.

## BIBLIOGRAFIA

**J. Larrasquet.**—*Le basque souletin nord-oriental.*—Tome I. Introduction.—  
Chez l'auteur. Paris, 1934 (in-8° de 231 pages).

Le dialecte souletin a donné lieu à un certain nombre de travaux depuis cent ans: Chaho, Inchauspe, le prince Louis-Lucien Bonaparte, van Eys, Gèze, Azkue, Gavel, Lhande et Lafon ont fourni d'utiles contributions à son étude, qu'il s'agisse soit de phonétique, soit de morphologie, soit de lexicologie. De même, Schuchardt, Uhlenbeck et quelques autres lui ont, au cours de leurs recherches bascologiques, attribué la place qui lui revient dans l'ensemble des parlers basques. L'abbé Larrasquet, lui, a voulu se spécialiser dans ce domaine: en 1928, il a publié un important ouvrage intitulé *Action de l'accent dans l'évolution des consonnes étudiée dans le basque souletin, étude expérimentale précédée de recherches expérimentales sur l'état actuel et l'évolution des vélares dans le même dialecte*. C'est la première fois que la prononciation souletine était étudiée à l'aide d'instruments. Et nos lecteurs connaissent ses contes barcusiens et sa phonétique larrajaise. Aujourd'hui, il publie un livre dont les premières pages sont consacrées aux «sons» de ce qu'il appelle le «souletin nord-oriental», «région naturelle—dit-il (page 21)—que limitent à l'est la vaste forêt de Josbaig, à l'ouest et au nord le bois de Chérante et une ligne de hauts cols et collines qui se continuent sans interruption, à l'ouest et au sud, et qui vont rejoindre, à l'est, le bois de Josbaig et le domaine du Béarnais». Ce chapitre est très fouillé et constitue la description la plus précise qui ait encore été publiée en phonologie basque.

Le chapitre II, qui constitue de beaucoup la partie la plus longue de l'ouvrage, est consacré à la déclinaison et au verbe auxiliaire. Ici encore, l'abbé Larrasquet nous apporte du nouveau, principalement en ce qui concerne la conjugaison. On trouve ici en effet bien des flexions que ne donnent ni Chaho, ni Inchauspe, ni le prince Bonaparte. Ce dernier, il est vrai, parle un peu dans son *Verbe* du basque de Barcus et l'on trouve quelques indications inédites dans les papiers qu'il a laissés, mais il avait étudié le souletin surtout à Tardets, où, de son temps, l'eskuara était beaucoup plus parlé que de nos jours. Il faut donc remercier et féliciter l'abbé Larrasquet d'avoir fait connaître aux bascologues des faits qu'ils pourront utiliser pour leur plus grand profit.

La seule critique un peu importante que l'on pourrait faire à ce livre est la suivante: l'abbé Larrasquet, voulant—et c'est très humain—inspirer confiance au lecteur, déclare, comme dans ses précédents ouvrages, sans cesse, que «les linguistes savent....» telle ou telle chose. Or, on ne peut pas toujours le suivre: quand il dit p. ex., page 51, que «Les linguistes savent que le Basque est une langue agglutinante», il retarde de cinquante ans, et je le renvoie, lui qui cite

constamment et d'ailleurs avec raison, M. Meillet, à un article de l'éminent maître, paru en 1920, sur *La valeur des classifications de langue*, ainsi qu'à la communication de M. Uhlenbeck au Congrès de Guernica. Mais cela est peu de chose: au total, livre intéressant, qui a sa place marquée dans toutes les bibliothèques basques.

GEORGES LACOMBE.

**Ferdinand Barbe.**—*Essai d'une bibliographie de Bayonne et de ses environs (1530 - 1920)*. Bayonne, 1935 (in-8° de VIII-349 p.)

Les travaux bibliographiques sont très ennuyeux à faire, mais éminemment utiles: aussi doit-on de la reconnaissance à ceux qui ont le courage de les entreprendre et de les mener à bien. M. Barbe, dans un charmant avant-propos, nous déclare avoir préparé avec joie son livre et se console par avance du petit nombre de lecteurs qu'il pourra avoir. On ne peut être plus charmant. Pour notre part, nous souhaitons vivement que cette bibliographie de Bayonne soit beaucoup lue, car elle a été très consciencieusement rédigée. Certes, elle est incomplète. M. Barbe le reconnaît de très bonne grâce—mais c'est beaucoup d'avoir signalé en un ouvrage fort bien présenté bien près de mille travaux, dont quelques-uns d'une façon très détaillée, et dont un assez grand nombre intéressera l'amateur de basque, qu'il s'occupe de linguistique, d'histoire ou de littérature. Vinson se trouve ainsi complété pour le plus grand bien de nos études. Quant à ceux qui aiment Bayonne et ses environs gascons, ils auront la bonne fortune d'amorcer leurs recherches en se servant de cet ouvrage, désormais indispensable à consulter.

GEORGES LACOMBE.

**Ferdinand Barbe.**—*Essai d'une Bibliographie de Bayonne et de ses environs (1530-1920)*. (Bayonne - A l'Enseigne des Arts Graphiques - 1935).

Monsieur F. Barbe est un nouveau venu dans nos études. J'entends par là que, chercheur isolé, travailleur indépendant, il ne s'est point mêlé jusqu'ici au mouvement des bascophiles contemporains. Son nom n'a jamais, que je sache, figuré au sommaire d'aucune de nos publications régionales. Il n'empêche que cet inconnu vient de se révéler par un ouvrage d'importance, grand in 8° de 350 pages qui mérite de prendre place dans nos bibliothèques, auprès des œuvres analogues d'Allende-Salazar, de Sorrarain et de Julien Vinson.

Tiré à petit nombre d'exemplaires, imprimé avec un souci d'élégance typographique auquel ne nous ont guère habitués les imprimeurs bayonnais contemporains, l'Essai de M. Barbe décrit environ un millier de volumes. Au classement chronologique adopté par Vinson, l'auteur a préféré l'ordre alphabétique moins touffu et plus commode à consulter. Les journaux, revues et publications périodiques ne sont pas, en principe, admis à figurer dans ce catalogue. Mais le bon plaisir du bibliographe a parfois fait exception à cette règle. Ses descrip-



fions sont précises, détaillées, souvent accompagnées d'extraits surtout lorsqu'il s'agit d'ouvrages rares et peu connus. Aussi n'a-t-on pas de peine à croire M. Barbe lorsqu'il affirme, qu'à l'exception d'une vingtaine d'entre eux, tous les livres mentionnés ont passé entre ses mains. Il va sans dire que les multiples éditions d'un même ouvrage ne sont pas cataloguées, mais seulement la première d'entre elles et parmi les suivantes celles qui possèdent un intérêt particulier, soit pour les érudits, soit pour les bibliophiles.

De même, en ce qui concerne l'imprimerie bayonnaise, s'est-on limité (pour les livres autres que ceux traitant d'un sujet local) à mentionner les premiers ou les plus rares ouvrages sortis des presses de chaque atelier.

Se plaçant volontairement sur un tout autre terrain que Vinson, M. Barbe a systématiquement exclu de ses recherches les ouvrages relatifs à la langue et à la littérature basque. Dans le cadre un peu arbitraire mais bien défini de *Bayonne et ses environs* (et par *environs* il faut entendre essentiellement le Pays Basque Français) l'auteur s'est particulièrement intéressé à la géographie, à l'iconographie, à l'histoire, et surtout à la Petite Histoire, celle des mœurs frappantes et des coutumes pittoresques.

Son livre attirera l'attention des amateurs d'estampes par la large place et les renseignements précieux qu'il consacre aux ouvrages illustrés de toute espèce, depuis les grandes encyclopédies descriptives de la Renaissance (je m'étonne cependant de n'y pas voir figurer le *Theatrum Orbis Terrarum* d'Ortelius, ni le fameux recueil de costumes de Vecellio) jusqu'aux très nombreux albums de paysages et de costumes pyrénéens de l'époque romantique.

Les curieux d'ethnographie et de Folk Lore feront leur profit de la mine d'observations recueillies par les voyageurs du temps passé—pèlerins, militaires, diplomates, ou simples touristes... Il nous paraît toutefois que, dans ce dernier domaine, la récolte de M. Barbe aurait pu être plus abondante s'il s'était préoccupé davantage des récits de voyageurs étrangers (particulièrement des allemands) ayant traversé le Pays Basque français pour se rendre en Espagne. Il ne mentionne en effet ni le pèlerin Arnold von Harff, ni l'album de dessins du graveur Weiditz, ni la double relation du voyage de Rosmithal, ni enfin, à une époque plus récente, les carnets de route de Guillaume de Humboldt et du naturaliste Wilkomm.

L'érudit auteur de la Bibliographie dont nous venons de rendre compte ne nous en voudra pas, espérons-le, d'avoir signalé ces légères lacunes, puisqu'aussi bien il a terminé lui-même son spirituel avant-propos par ces mots empreints d'une souriante philosophie:

«On relèvera certainement beaucoup d'omissions dans le présent Essai, mais sans grand dommage pour mon amour-propre, car je sais que toute bibliographie est un champ dont la moisson n'est jamais terminée».

PH. VEYRIN

*Les comptes-rendus du livre de M. Barbe envoyés par M. M. Lacombe et Veyrin nous étant arrivés en même temps, nous les publions tous les deux dans le présent numéro. (Note de la rédaction).*

Il nous a été adressé, par M. M. Lacombe, un exemplaire de son ouvrage, intitulé "Revue de la géographie de la France". Cet ouvrage est divisé en deux parties : la première est consacrée à la géographie physique et la seconde à la géographie humaine. L'ouvrage est très intéressant et mérite d'être lu par tous ceux qui s'intéressent à la géographie de notre pays.



Le même en ce qui concerne l'ouvrage de M. M. Lacombe, intitulé "Revue de la géographie de la France". Cet ouvrage est très intéressant et mérite d'être lu par tous ceux qui s'intéressent à la géographie de notre pays.

On voit aisément l'attention que nous avons portée sur cet ouvrage. Les renseignements qu'il nous a fournis sont très intéressants et nous ont permis de mieux connaître la géographie de notre pays. Nous espérons que cet ouvrage sera lu par tous ceux qui s'intéressent à la géographie de notre pays.

Les cartes d'accompagnement de cet ouvrage sont très précises et nous ont permis de mieux connaître la géographie de notre pays. Nous espérons que cet ouvrage sera lu par tous ceux qui s'intéressent à la géographie de notre pays.

Il nous a été adressé, par M. M. Lacombe, un exemplaire de son ouvrage, intitulé "Revue de la géographie de la France". Cet ouvrage est très intéressant et mérite d'être lu par tous ceux qui s'intéressent à la géographie de notre pays.

PH. VEYRIEN

Les exemplaires de cet ouvrage, intitulé "Revue de la géographie de la France", ont été envoyés par M. M. Lacombe à tous ceux qui s'intéressent à la géographie de notre pays.

**Violet Alford and Rodney Gallop.** - *The Traditional Dance*, with 14 illustrations (Methuen and C<sup>o</sup> L. M. T. London).

Cet élégant petit volume de 200 pages (édité avec cette perfection dans la simplicité et le bon goût qui caractérise toujours le livre anglais) a été publié à l'occasion du grand Festival de Danses Populaires tenu à Londres en Juin 1955.

En dehors de l'attrait général que présente pour tout Folkloriste la lecture de ce livre où deux spécialistes éminents ont condensé leurs vues d'ensemble sur une des branches les plus importantes de l'art populaire, l'ouvrage dont nous rendons compte mérite particulièrement d'intéresser les bascophiles. Violet Alford et Rodney Gallop, bien connus tous deux des lecteurs de la R. I. E. V., comptent, en effet, parmi les écrivains étrangers qui ont étudié le mieux notre pays. Dans ce nouvel ouvrage, ils n'ont pas manqué—nous le verrons plus loin—de faire une large place à l'Eskual-Herri.

*The Traditional Dance* est avant tout une œuvre de vulgarisation. Ainsi que le disent les auteurs dans leur préface, ils ont cherché à écrire un livre plutôt représentatif qu'encyclopédique, et à réduire au minimum les notes et références. Aussi ont-ils pleinement réussi à donner à leur sujet un tour alerte, un intérêt, constamment renouvelé qui en rend la lecture singulièrement aisée, je dirai même passionnante.

On sait que l'on peut, *grosso modo*, classer l'infinie diversité des danses traditionnelles en trois groupes, d'après leur caractère récréatif, spectaculaire et cérémonieux.

Les danses anglaises, dont la gamme est particulièrement étendue, ont ici judicieusement servi de base, de comparaison avec les danses les plus caractéristiques de toute l'Europe, danses qui, pour la plupart, ont été étudiées sur le vif et dans leur lieu d'origine par l'un ou l'autre de nos deux auteurs.

De la masse des descriptions précises ainsi rapprochées les unes des autres et des raisonnements par analogie qui en résultent, il se dégage deux idées essentielles qui s'imposent progressivement à tout esprit non prévenu.

La première, c'est qu'en dépit de la merveilleuse diversité introduite dans les costumes, la musique et la chorégraphie, par les conditions de temps et de lieu, les danses populaires de tous les pays possèdent un sérieux fond commun, aussi bien en ce qui concerne les actes des danseurs que les accessoires matériels dont ceux-ci font usage. C'est là un fait qui ne peut guère s'expliquer de façon satisfaisante autrement que par une commune inspiration d'origine vraisemblablement rituelle.

Par ailleurs, il apparaît assez vite que la réalité s'accommode mal de l'arbitraire d'une classification, bonne, tout au plus, à servir de cadre commode. Qu'est-ce, pour prendre exemple chez nous, que le saut basque? Une simple danse récréative lorsqu'il est pratiqué un dimanche par quelques paysans de bonne humeur autour d'une table d'auberge. Cependant, lorsqu'une nombreuse bande de bas-navarrais brillamment costumés l'exécute au cours d'une parade charivarique dans un des villages de la vallée de la Nive, c'est bien alors une danse spectaculaire.

Yves Alfred and Rodney Gifford - The Traditional Dance with Illustrations  
Hans (Helmuth) and C. J. M. F. London

Cet ouvrage fait volume de 200 pages (édition avec cette perfection dans la  
statistique qui sont les caractéristiques de la vie sociale) a été publié à  
Paris, chez les Éditions Populaires, 10, rue de Valenciennes, en 1925.  
En France, les auteurs ont fait paraître la première édition de  
cet ouvrage en 1925, sous le titre de "Dance traditionnelle".  
L'ouvrage est divisé en deux parties. La première partie est  
consacrée à l'étude des danses traditionnelles de la France.  
La deuxième partie est consacrée à l'étude des danses  
traditionnelles de l'étranger. Les auteurs ont étudié les danses  
de tous les continents, et ont fait un choix judicieux de celles  
qui ont le plus de valeur artistique et historique.



The Traditional Dance est avant tout une œuvre de vulgarisation. Ainsi que  
le disent les auteurs dans leur préface, ils ont cherché à écrire un livre simple,  
accessible à tous, et à établir au minimum les notions de base.  
Ils ont voulu donner à leur sujet un tour d'horizon, un aperçu  
général, et ils ont essayé de rendre la lecture agréable et intéressante.  
C'est pourquoi ils ont adopté un style simple et clair, et ils ont  
fait un choix judicieux de illustrations et de cartes.

Les danses traditionnelles, dont la pratique est particulièrement répandue, ont été  
l'objet de nombreuses études de la part de la science moderne. Elles ont été  
étudiées sous divers aspects, et on a cherché à en expliquer l'origine et le  
développement. On a essayé de les rattacher à des civilisations anciennes, et  
de les faire dériver de danses primitives. Mais ces hypothèses sont souvent  
très contestées, et on ne peut pas encore dire avec certitude d'où elles  
viennent.

La première chose qu'on doit remarquer, c'est que les danses traditionnelles  
sont très diverses, et qu'elles ont été étudiées dans des conditions très  
différentes. On ne peut pas les considérer comme un tout homogène, et on  
ne peut pas en faire une étude générale. Il faut les étudier séparément,  
et chercher à en comprendre l'origine et le développement dans chaque  
pays. C'est ce que les auteurs ont essayé de faire dans cet ouvrage.

On trouve dans cet ouvrage une description très intéressante des danses  
traditionnelles de la France, de l'Europe, et de l'étranger. Les auteurs ont  
fait un choix judicieux de illustrations et de cartes, et ils ont écrit  
avec une plume légère et agréable. Cet ouvrage est une œuvre de vulgarisation  
très intéressante, et elle mérite d'être lue par tous ceux qui s'intéressent  
à la danse traditionnelle.

**Leizaola, Jesús María.**—*Contribución de los vascos a la formación y a la Ciencia del Derecho.*—San Sebastián, 1935 (48 páginas).

Se trata de una conferencia redactada para ser pronunciada ante los estudiantes vascos, pero que no pudo darse, siendo impresa ahora.

Dice en el prólogo que se ha propuesto presentar una síntesis de lo que Euzkadi y sus hijos han hecho por la obra de la formación y la Ciencia del Derecho. Señala las líneas que el autor opina son características del fondo primitivo del Derecho vasco, tal como aparece en los siglos X y XI, y analiza el desenvolvimiento que sufre este fondo hasta finalizar el siglo XV, bajo la influencia de los principios básicos del país. Estos principios son, según el autor, la común condición ciudadana de los vascos, la igualdad de clase, el pertenecer a la tierra los oficios públicos, la fuerte autoridad del cabeza de familia ante el poder público, el enorme desarrollo de la personalidad municipal y que éste disponga de los oficios públicos, el principio democrático que anima a los municipios, la formación de la Junta por los mismos, etc. (pág. 15). En el desenvolvimiento de nuestro Derecho hace destacar las figuras del Corregidor Gonzalo Moro, en el siglo XIV, y del guipuzcoano Domenjón de Andía, en el siglo XV. Sienta la interesante afirmación de que la venida y mantenimiento en la tierra vasca de Gonzalo Moro, fué debida al ilustre alavés el Canciller Ayala. Alude a la influencia del Derecho vasco en la formación de la democracia inglesa, al entrar en comunicación ambos pueblos con la dominación inglesa en Guyena o Gascuña.

Las actividades comerciales y marítimas de los vascos, desde el siglo XIII, ponen al país en comunicación con diversos pueblos europeos, y los problemas que surgen de esta vida de relación constituyen el elemento material del derecho internacional, sobre el cual irán discurriendo nuestros teóricos del siglo XVI. A este respecto cita a Ercilla, Ayala, Vitoria y Vázquez Menchaca. En la vida universitaria de Salamanca marcan profunda huella el Doctor Azpilikueta y el Padre Vitoria. El primero y otra serie de teólogos y canonistas vascos que cita influyen así mismo en el Concilio de Trento. Relaciona las teorías del Padre Vitoria con la colonización de Filipinas, en la que Legazpi, Urdaneta, Rada, Aguirre y Gamboa, tuvieron un papel preponderante. Los escritores arriba citados cultivaron también el Derecho Natural, y dice Leizaola que los grandes sabios vascos del siglo XVI representaron una poderosísima corriente defensora de la concepción racial relativa a la soberanía.

En las páginas 24 a 29 se refiere al Derecho Mercantil. Las Ordenanzas del Consulado de Bilbao», de 1737, marcan un momento de interés; es el primer Código de Comercio del mundo, anticipándose en setenta años a la corriente codificadora de la Escuela francesa y al Código de Napoleón de 1807. Las «Ordenanzas» adquirieron gran difusión en la península y regiones de la América española, donde largo tiempo siguieron en vigor aun después de la emancipación de las colonias.

En las páginas 29 a 36, estudia la influencia de los vascos en la política de las repúblicas americanas. El constitucionalismo sur-americano fué una conjunción de dos corrientes, entre las varias que influían en América; nació de la



conjunción del constitucionalismo de Norte-América y la influencia racial de la importante colonia vasca de Sur-América. Destaca esta influencia en la Argentina, particularmente en la época de la caída del dictador Rozas, con el triunfo del general Urkiza; éste y el doctor Alberdi fueron los autores de la Constitución de 1853, modificada en 1860, que sigue siendo la ley fundamental de aquella República. En todo este período intervinieron buen número de individuos de ascendencia vasca, que cita, en la estructuración de la Argentina.

Leizaola resume su trabajo diciendo que nuestro pueblo es el verdadero fundador del Derecho Constitucional, del Derecho Internacional Público, y del Derecho Natural en su forma más depurada, contribuyendo de modo bien destacado a la formación del Derecho Mercantil y Canónico.

Finalmente, en forma de apéndice, pone unas notas para prueba de las afirmaciones del texto.

El pensamiento central de la conferencia se inspira en una moderna tendencia que va acentuándose en nuestros estudios históricos, al examinar sus vigorosas individualidades. Antes, la referencia de estos vascos destacados, que por lo general florecieron fuera del país, era hecha en forma de *Galería de hombres ilustres*, sin ilación apenas de unos con otros y con el pueblo de origen. Su reseña constituía un capítulo poco definido de nuestros viejos libros históricos, un apéndice de ornato sin más vínculo con la historia del país que el nacimiento de los individuos biografiados. La moderna tendencia ve en esta sección una proyección de nuestro pueblo fuera de él, un modo de influjo en el mundo por medio de sus individuos, contrapartida del que no pudo ejercer a la manera de otros Estados, por faltarle un ideal colectivo y por haber perdido la soberanía en época temprana. Con este pensamiento, el viejo capítulo cobra un nuevo valor, y tanto o más que los hechos e ideas de los vascos célebres examinados aisladamente, interesa la influencia colectiva que representan, el denominador común racial que late en ellos. Se les examina por grupos. Leizaola se ha fijado en los juristas vascos.

El trabajo orientado en este sentido es largo y ofrece grandes dificultades, si no se quiere caer en un ensayismo estéril. En primer término hay que concretar y precisar más claramente de lo que se estila, las ideas y principios dominantes en el país en las diversas épocas; luego, se han de revisar y reconstruir con nuevas investigaciones las vidas de nuestros grandes hombres, para así descubrir lo que en sus actividades deben al país de origen. Ello implica una primera labor de tipo monográfico, que en buena parte está por hacerse; por ello es prematura toda síntesis aunque se restrinja a determinados campos, como el presente estudio del señor Leizaola. Este reconoce, por ejemplo, al aludir al navarro Rodrigo Jiménez de Rada, que no nos es dado señalar lo que en su obra pueda proceder del derecho propio de la tierra. Esta misma observación podríamos hacer con referencia a otros escritores. Hay algunos, como el bermeano García de Ercilla, precursor de Vitoria, de los que nada sabemos apenas, pues sus obras permanecen inéditas.

Con lo anterior no queremos indicar que la idea central antes expresada, que inspira esta clase de trabajos, sea una idea puramente apriorística. Además, si la idea de la influencia racial es aceptada para otros pueblos, no hay razón para que no se le reconozca idéntica validez para el nuestro.

Existen dificultades para determinar en cada caso las distintas influencias

El trabajo orientado en este sentido se hizo en forma de un estudio de campo en el que se buscó el conocimiento de las actividades que se realizan en el campo de la agricultura y la ganadería en el momento de la recolección de los datos. Este estudio se hizo en forma de un estudio de campo en el que se buscó el conocimiento de las actividades que se realizan en el campo de la agricultura y la ganadería en el momento de la recolección de los datos.

ARTX. E.I./S.E.V. 

Saila

Agiri Zk.

El trabajo orientado en este sentido se hizo en forma de un estudio de campo en el que se buscó el conocimiento de las actividades que se realizan en el campo de la agricultura y la ganadería en el momento de la recolección de los datos. Este estudio se hizo en forma de un estudio de campo en el que se buscó el conocimiento de las actividades que se realizan en el campo de la agricultura y la ganadería en el momento de la recolección de los datos.

El trabajo orientado en este sentido se hizo en forma de un estudio de campo en el que se buscó el conocimiento de las actividades que se realizan en el campo de la agricultura y la ganadería en el momento de la recolección de los datos. Este estudio se hizo en forma de un estudio de campo en el que se buscó el conocimiento de las actividades que se realizan en el campo de la agricultura y la ganadería en el momento de la recolección de los datos.

que obraban sobre nuestros hombres. En cierta parte, el señor Leizaola alude a la coincidencia de la práctica del Derecho público vasco y la doctrina tradicional católica. Es una observación muy cierta, las coincidencias son muy extensas. Nos llevaría muy lejos si nos detuviéramos a explicarle; bástenos decir que al país, sin soberanos propios, le interesaba limitar las atribuciones del poder real para defender su libertad, coincidiendo con las doctrinas y postura antiabsolutista de la Iglesia frente al Estado absorbente. Como muchos juristas vascos citados en el trabajo objeto de esta nota fueron del estado eclesiástico, se corre el riesgo de atribuir a las ideas del país en materia política, lo que es fruto de la educación eclesiástica.

Para determinar el pensamiento del país convendría que Leizaola hubiese distinguido épocas y lugares. Resalta con indiscutible acierto la obra de Gonzalo Moro, y particularmente la de Domenjón de Andía. Siente por éste un legítimo entusiasmo. Pero la trayectoria que marcó Andía a la organización guipuzcoana no puede juzgarse como la única inspirada en el espíritu racial, pues sería tanto como calificar de alienígenas los principios contrarios a aquélla, que inspiraron el derecho navarro o el alavés, o las ideas de los Parientes Mayores guipuzcoanos y vizcaínos. Los principios de Andía y del Fuero guipuzcoano desde el siglo XV, en que preponderantemente se fija el autor para determinar el fondo racial, obedecían inmediatamente al menos a circunstancias históricas. El principio de que *los oficios públicos pertenecen a la tierra*, era una táctica política más que un principio jurídico, inspirado en el modelo que antes habían seguido los señoríos para alcanzar las *inmunidades* territoriales y jurisdiccionales. A falta de soberanos propios se trataba de eximirse en lo posible de la potestad real. Navarra siguió una tendencia análoga una vez desposeída de sus reyes. Los municipios y las Cortes navarras gozaron de mayores atribuciones y exenciones después de la conquista que con sus reyes privativos.

Vamos a formular otros reparos parciales. El autor cita como una particularidad del país la forma de prestación de la hueste o servicio militar, distinta en la guerra defensiva y ofensiva: la primera prestada sin limitación de tiempo y sin remuneración, y la segunda limitada y a sueldo del señor o rey. No hay en ello nada característico, pues disposiciones análogas existen en los Fueros de Aragón, en el Fuero de Castrogeriz de 974, en el Fuero Viejo de Castilla (I, 5, 1), y en otros textos.

No se presta la suficiente atención a distinciones que aparecen en los documentos medievales de Guipúzcoa, región que pasa por ser la más democrática en tiempos pasados; en Léniz, en un documento de 1087, aparece la existencia de un collazo; en muchos documentos se habla «de hijosdalgo y omes buenos», de distinciones entre habitantes de la villa y la tierra; de vecinos y moradores, de íncolas, de dueños y habitantes en caseríos, casales, casas y bordas, de dueños de solares y medios solares, y otras distinciones que no solamente implican una diferencia social sino política, de diversa participación en el poder público. El requisito de los *millares* para la vida pública, no es un requisito relativamente moderno como indica el autor; ya en el régimen anterior a la fundación de las villas, en las colaciones, parroquias, universidades, anteiglesias, aunque no se use la palabra *millares*, se requiere la posesión de una casa y determinada porción de tierra para obtener los derechos de vecindad. Final-



mente, la palabra *berme*=fiador, no es de origen euskérico, es el *ferme* frecuentemente empleado en los documentos medievales de la península.

Nos hemos extendido en estas consideraciones críticas, por creer que se merecen una atención detenida las materias que trata el señor Leizaola. La síntesis que presenta, a pesar de calificarla de prematura, puede reportar utilidad, pues reúne en un trabajo buen número de problemas que suelen andar disgregados, perdiéndose la visión de las conexiones que entre ellos existen.

J. GURRUCHAGA.

